

ALBERT CAVEY

Albert CAVEY



ALBERT CAVEY

Je suis né le 9 février 1935, rue Halley, c'est une rue qui se situe à vingt mètres du quai. Mon père s'appelait Auguste, il était patron-pêcheur. Ma mère s'appelait Germaine, elle était mère au foyer et elle s'occupait des comptes du bateau. Du côté de mon père, mon grand-père était marin-pêcheur et ma grand-mère Léonie tenait un café: *La Rafale*. Elle allait aussi à la pêche aux moules de jour comme de nuit. Mon père avait trois frères, tous marins-pêcheurs comme lui, et quatre sœurs qui étaient toutes mariées à des marins-pêcheurs.
La maison était composée d'une cuisine, d'une salle à manger et de deux chambres. Devant la maison, il y avait une petite cour où se trouvaient les WC. Dans cette cour, on élevait des lapins dans des cages. Juste à côté, il y avait les **seules** à chalut. Dans le moment, les filets étaient de **sisal** et de **chanvre** qu'on trempait dans du **galvani** qui se trouvait dans une barrique dans la cour. Le galvani donnait au chalut une odeur particulière, proche du goudron.

On se lavait vite fait dans une cuvette

On se chauffait avec un poêle à charbon et à bois. Quand le charbon venait à manquer, on allait couper du bois dans la campagne. En plein hiver, quand on se levait, les carreaux étaient givrés de l'intérieur. Les chambres n'étaient pas chauffées. Sorti du lit, on ne mettait pas longtemps à s'habiller. On se lavait vite fait dans une cuvette. On faisait la grande toilette le dimanche. On se nourrissait essentiellement de poisson. La viande, c'était le dimanche. Sous l'escalier, il y avait des pots en grès contenant du lard salé et des harengs que mon père salait lui-même. On buvait du cidre, on **pilait**. Le pressoir restait au-

Seule : local où l'on fabrique et répare les filets de pêche.

Sisal : plante originaire du Mexique utilisée pour la fabrication de cordages et de filets de pêche.

Chanvre : plante dont la fibre est utilisée entre autre pour la fabrication de cordages et de filets de pêche.

Galvani : produit utilisé pour traiter les chaluts afin de les préserver du pourrissement.

Piler : écraser des pommes à l'aide d'un pressoir afin d'obtenir le jus destiné à la fabrication du cidre.



Il y avait des seules à chalut.

Des pots en grès contenant du lard salé et des harengs



ALBERT CAVEY

Ralipe : rougeurs cutanées provoquées par un frottement ou par le froid.

Trappe : piège.

Planquière : piège.

Bout : corde, cordage.

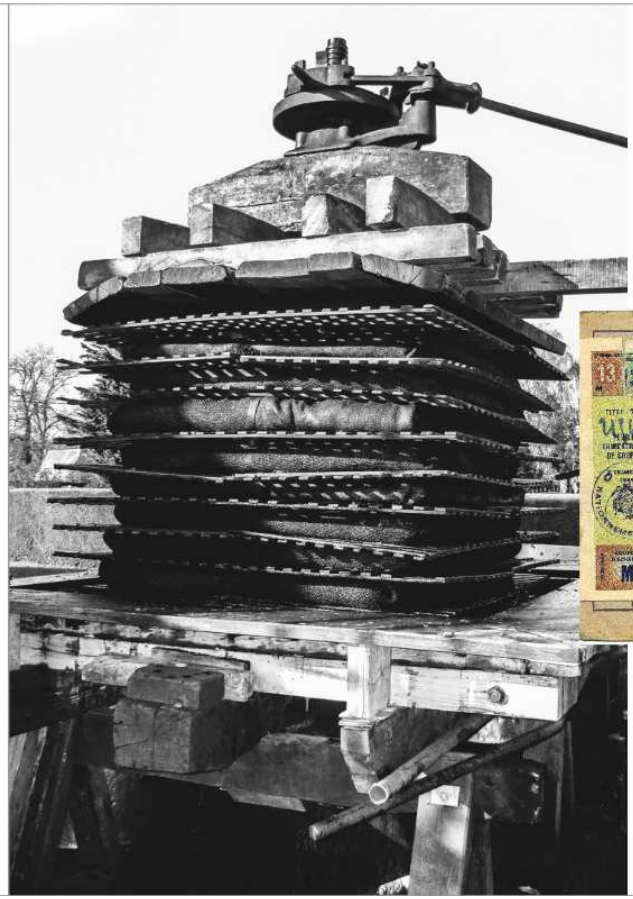
moins un mois et demi dans les rues de Port. Tout gamin, on allait boire du jus de pomme directement sorti du pressoir. Pendant la guerre, ceux qui avaient une chaloupe pouvaient faire du troc avec des fermiers. On ramenait du beurre, des œufs. Les oranges, le chocolat nous étaient inconnus.

Tout était rationné avec les tickets

Tout était rationné avec les tickets. Mais de temps en temps, on arrivait à avoir du pain sans ticket. Quand il y avait de la neige, on plaçait des **trappes** pour « péquier des ouaisias » (attraper des oiseaux). On les plumait et on les mangeait. On faisait aussi des **planquières**. Cela consistait à accrocher du crin de cheval à un **bout**. Ensuite, on faisait un sillon dans la neige. Les oiseaux voyant le crin, s'approchaient et s'emmêlaient les pattes dedans. C'était défendu mais on le faisait quand même. On plumait les « ouaisias » et on les faisait « tcheure au fouo » (cuire au four). On portait des culottes courtes, été comme hiver. Avec le froid, ça nous faisait du **ralipe** (halipe). Quand j'arrivais à la maison, j'ouvrais la porte du fourneau pour « me récôffer les gambes ». Au bout du compte, "ça m'faisait plu de ma que d' bien ».
L'école maternelle était mixte. Après, il y avait l'école des filles et l'école des garçons. J'ai eu M. Marie comme instituteur. Il était sévère mais c'était un bon maître d'école. Je suis allé à l'école jusqu'au Certificat d'Études.

J'ai eu l'Acte des Fonds Baptismaux

Il fallait passer un examen pour faire sa communion. Quand j'ai fait ma communion, j'ai eu l'Acte des Fonds Baptismaux et un autre gars a eu l'Acte des Mousses. Moi, qui voulais être marin, j'aurais préféré avoir l'Acte des Mousses. C'étaient des textes qu'on devait apprendre par cœur et qu'on récitait. Pour lire l'Acte des Fonds Baptismaux, on nous



Tout gamin, on allait boire du jus de pomme directement sorti du pressoir

Tout était rationné avec les tickets



ALBERT CAVEY

Picots : petits poissons de la famille des carrelets, petits flets.



faisait monter sur un banc au fond de l'église. Après la messe, on descendait dans Port en procession. L'Acte des Mousses se lisait au bout de l'Épi. Il y avait trois prêtres qui célébraient la messe.
C'est à ma communion que j'ai eu mes premières culottes longues. Pour ma communion, j'ai eu des cadeaux : un chapelet, un livre de messe, un verre et des couverts en argent.

une fourchette au bout d'un bâton

Une petite anecdote à propos des couverts en argent : quand le bassin était à sec, les gamins de Port, on pêchait des anguilles et des picots. On attachait une fourchette au bout d'un bâton et on allait dans le courant pour attraper les poissons. Mais dans le moment, on avait des fourchettes en laiton qui n'étaient pas bien solides et qui se pliaient facilement. Un jour, je me suis rappelé que j'avais des couverts en argent. Je suis allé en cachette barboter ma fourchette pour la mettre au bout d'un bâton pour pêcher des **picots**. Et c'est comme ça que j'ai utilisé mes couverts en argent.

Dans les bras de mon frère en compagnie de mon père



C'est à ma communion que j'ai eu mes premières culottes longues



Mon cahier de poésies



Le merle
Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Les habits ~~sont tout~~ de gaîeté blanches,
En bottes jaunes, en fait noir.

C'est un merle, chanteur célèbre,



ALBERT CAVEY

J'ai embarqué à l'âge de quatorze ans, après mon Certificat d'Études, à bord du *Notre Dame de la Délivrance*. C'est mon frère Auguste qui était patron. Ce sont les matelots du bord qui nous apprenaient le métier : **faire le quart**, **faire les épissures**, **ramender le chalut**. Pour tout ce qui était navigation, on allait à l'école de M. Adrien *Delain* qui nous apprenait les calculs nautiques, les problèmes de cartes. La vie à bord était rude. On dormait dans des couchettes, on appelait cela des cabanes. On allait chercher dans les fermes des environs une **gluée de paille** qu'on disposait dans la couchette. A bord, il y avait huit cabanes et on était neuf. Comme j'étais mousse (voir encadré : l'équipage page 45), je n'avais pas de cabane à moi. A chaque fois qu'un homme était de quart, je prenais sa cabane. On partait 8/10 jours. On avait des cirés qui n'avaient rien à voir avec ceux de maintenant. C'étaient des cirés à l'huile de lin. Les manches du ciré nous frottaient autour des poignets, et à force, on attrapait des **rouins**. Avec les piqûres de câble ou de poissons, on avait souvent des panaris.

La nourriture n'était pas bien riche et variée

La nourriture n'était pas bien riche et variée. On mangeait du poisson, rien que du poisson toute la semaine ! On a commencé à manger de la viande à bord, deux ou trois ans après que j'ai embarqué. On emmenait un bifteck. Il y avait des pois aussi qu'on mangeait sans rien. On coupait une tranche de pain et on la trempait dans la marmite de pois blancs. La boisson, c'était du cidre ou de l'eau. Le patron (voir encadré : l'équipage page 45) avait, dans sa couchette, deux bouteilles de rhum et il en distribuait un dé à coudre dans le café après manger.

Rouins : Irritations provoquées par le frottement des cirés

Faire le quart : être de veille, de faction dans la passerelle

Faire les épissures : opération consistant à raccorder deux cordages.

Ramender le chalut : réparer un filet de pêche ayant subi une avarie.

Gluée de paille : gerbe de paille. (Vient de glu ou glui : paille dont on se servait pour envelopper le poisson.)



On dormait dans des couchettes, on appelait cela des cabanes



Ce sont les matelots du bord qui nous apprenaient le métier.

ALBERT CAVEY

Lors de ma première marée, nous sommes partis au bout de la pointe de l'Angleterre près de Newlyn (Cornouailles).
N'empêche que notre vie était quand même dure. Sur les bateaux de pêche sur le côté, on était toujours dans les embruns. Quand on ne pouvait plus travailler, on allait en **relâche** en Angleterre, à Newlyn donc, ou alors à Falmouth, Dartmouth,

En relâche : Interruption momentanée de la pêche

Un jour, j'ai été pris d'une crise d'appendicite

Plymouth, Brixham.
Un jour, j'ai été pris d'une crise d'appendicite en mer et on a été me conduire à Dartmouth situé à l'embouchure de la rivière Dart, là où on forme les officiers de la marine anglaise. Je suis entré à l'hôpital pour me faire opérer et j'y suis resté 21 jours. J'ai été très bien soigné et accueilli par les visiteurs qui venaient voir leurs malades. Au bout de 3 semaines, le bateau est venu me chercher et on m'a rapatrié en France.
J'ai passé mon Brevet de Capacitaire (voir encadré) à Caen. A bord des bateaux de pêche de Port, c'étaient les matelots, et non le patron, qui décidaient si un mousse était capable de passer novice, puis par la suite matelot (voir encadré : l'équipage page 45). Vers l'âge de dix-huit ans, je suis parti à Cancale à l'École Maritime *Les Rimains* qui à l'époque était tenue par des Frères, et j'y ai passé mon Patron de Pêche (voir encadré).
Après, j'ai rembarqué.



Je suis parti à Cancale à l'école Maritime *Les Rimains*



Quand on ne pouvait plus travailler, on allait en relâche en Angleterre

Les formations

Brevet de capacitaire : permet de commander un navire pour la petite pêche ou la pêche côtière.

Lieutenant de pêche : permet de remplir la fonction de second pour la pêche au large.

Patron de pêche : permet d'exercer la fonction de capitaine pour la pêche au large.

Mécanicien (motoriste à la pêche) : remplit la fonction de mécanicien. Il existe plusieurs niveaux de formation basés sur un nombre de CV.



Albert Cavey



Appelé par la Marine, vu que j'étais marin, je suis allé à Pont Réan en Bretagne. Au bout d'un mois, après avoir reçu toutes les vaccinations et mon habillement, j'ai embarqué sur un destroyer d'escorte de cent mètres de long que les Américains avaient donné à la marine française. Il avait été rebaptisé le *Kabyle*. J'étais parti pour 18 mois mais en raison de la guerre d'Algérie, j'ai fait 26 mois et 1⁄2 de service. J'ai eu trois commandants.

J'ai passé 25 mois et demi sur le *Kabyle*. A bord, pas de hamac mais des couchettes, des plateaux pour nous servir, rien à voir avec les bateaux français !

Au début, le bateau était basé à Toulon où il faisait partie de la base anti-sous-marine. On faisait des exercices au large de Toulon. Quand l'affaire du Canal de Suez a éclaté en 1956, on est parti là-bas. En tant que commandant de vedette, j'ai débarqué à Port-Saïd. On est resté un mois et demi devant Suez, puis on nous a dit de partir, et on est parti.

On a fait route sur Chypre en passant par le Détroit de Messine et on est allé sur les côtes



www.alabordache.fr auteur inconnu

algériennes pour faire de la police. On appuyait les troupes qui étaient à terre avec notre armement. On a fait tous les ports d'Algérie. La vie à bord était bien. On avait des commandants qui étaient sympathiques. Je n'ai pas eu à me plaindre. Au contraire ! Au bout de 26 mois et demi, j'ai été rapatrié dans mes foyers. Entre temps, je m'étais marié, un petit garçon était venu au monde. Aussitôt, j'ai repris le collier.



J'ai passé 25 mois et demi sur le Kabyle





Virer le chalut: remonter le chalut

Albert Cavey

Après le service, j'ai embarqué comme marin avec mon frère à bord de la *Bienheureuse Thérèse*. Avant de partir au service militaire, j'avais pris trois fois le commandement de la *Bienheureuse Thérèse* avec dérogation de l'Administrateur. A l'âge de vingt-quatre ans, avec mon frère, j'ai fait construire un bateau le *François-Xavier*, un classique, pêche sur le côté de vingt-quatre mètres, aux Chantiers *Allard* de Port en Bessin. J'étais encore jeune, et avec mon frère, je me sentais plus en sécurité. Il avait plus d'expérience que moi. A quarante-quatre ans, j'ai vendu le *François-Xavier*, pour faire construire un « pêche arrière » à Paimboeuf, un chalutier en acier, l'*Annie-Dominique*.

A bord, on avait du confort des douches, des couchettes confortables, un carré pour manger. Grâce au pont couvert, on était moins sous la flotte. On avait les enrouleurs pour **virer le chalut** , ce qui occasionnait moins de fatigue. Enfin, si on veut, car il y avait toujours le temps passé sur le pont. Il y avait plus de soucis aussi parce qu'il fallait gérer le bateau.

J'ai embarqué comme marin avec mon frère à bord de la *Bienheureuse Thérèse*.



Collection "La Jolie Brise"

Le métier, c'était le chalut de fond

Le métier, c'était le chalut de fond. Autrement, j'ai fait le « chalut bœuf ». C'était un grand chalut qu'on traînait à deux bateaux avec le *Batavia*, un « pêche sur le côté » de Cherbourg de 27 mètres commandé par M. *Dubois*. On pêchait du bar, de la daurade. On débarquait à Cherbourg. On était huit marins à bord. On partait huit jours,



J'ai fait construire un bateau le *François-Xavier* , un classique, pêche sur le côté de 24 mètres



L'abbé *Leroy* baptise le *François-Xavier*

Couples du *Annie-Dominique* *en construction*



J'ai vendu le *François-Xavier* pour faire construire un « pêche arrière » *Annie-Dominique*



Albert Cavey

la passerelle du *Annie-Dominique*



quelquefois dix.
Du temps de la *Délivrance*, on vendait toute la pêche au kilo, à un seul mareyeur. Il n'y avait pas de vente à la criée. On triait le poisson sur le quai. Au début, les marins triaient directement sur le bateau.
Mon père et ses camarades marins ont créé la coopérative, au début des années cinquante. Elle fournissait, entre autre, des coffres et des petits treuils électriques. A cette époque, les bassins n'étaient pas à flots. Les portes écluses n'existaient pas. A chaque marée basse, les bassins étaient à sec.

On a monté la criée sur le quai avec des tentes en toile

Ensuite, on a monté la criée sur le quai avec des tentes en toile. Après, on a construit une criée en dur le long du deuxième bassin. Plus tard, avec la construction du « troisième bassin », on a eu une grande criée moderne. Plus tard, elle a été réfrigérée.
Les poissons les plus pêchés, c'étaient le tacaud, la raie, le rouget.
A cette époque, il y avait plus de bateaux que maintenant. J'ai vu, le lundi, des bateaux refusés à la vente car il n'y avait pas assez de place. Ce n'était pas drôle le lundi, de voir jusqu'à 120/140 tonnes de poisson sur le quai. Maintenant, quand il y a 40 tonnes de poisson, c'est le maximum.
Avec l'Europe, on a cassé pas mal de bateaux. Actuellement, la pêche est moins intensive. Certainement, qu'au bout d'un moment, la ressource s'en ressentira.
Les débarques duraient plus longtemps. Il arrivait souvent qu'on commence la débarque à dix heures du soir et qu'on la finisse le lendemain matin à dix heures : douze heures de débarque ! Il y avait en général quatre femmes de débarque attitrées, mais quand le tonnage était plus important, on embauchait six femmes, plus l'équipage. Après huit à dix jours de mer, les hommes devaient faire la débarque, ce qui entamait sérieusement leur temps de repos



A bord du *François-Xavier*



A bord du *Annie-Dominique*



Albert Cavey

Rabiots: suppléments

Radoub: Entretien, nettoyage et peinture complète du bateau qui est sorti de l'eau pour cette opération .

Caudière: marmite

à terre. En général, les bateaux ne restaient pas plus de quarante-huit heures au port.
La vente s'effectuait sous criée par deux crieurs. Il y avait un ordre de vente, par tirage au sort. Quand il y avait un fort tonnage, il valait mieux être placé au début, le bateau qui était placé à la fin vendait moins bien son poisson. Par moments, le poisson partait à la farine. A cette époque, il y avait pas mal de mareyeurs mais les plus gros ont disparu.
Maintenant, il n'y a plus de coopérative de mareyage. Les ouvriers ont été licenciés.
Les marins étaient payés à la part. Tous les frais et les charges étaient déduits du montant de la vente (gas-oil, glace, provisions, factures d'entretien, rôle ...). Le reste était réparti ainsi : 50% pour l'armement, 50% pour l'équipage.
Le bateau restait en moyenne quarante-huit heures à quai entre chaque marée. Sur ces deux jours, il y avait la débarque et la préparation du bateau. Donc, les marins avaient très peu de temps pour se reposer vraiment.
J'avais une trentaine d'années quand il y a eu les premiers congés. On était huit à bord, et à chaque marée deux hommes restaient à terre. Un mois entier de congés, cela n'existait pas, et c'est pareil de nos jours. On ne peut pas laisser à quai le bateau durant tout un mois.

A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le radoub

A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le **radoub** : il était embauché pour faire la peinture. Vers quatre heures de l'après-midi, on arrêtait pour faire la collation. On mangeait un bout de jambon avec un morceau de pain. Y en avait qui allaient aux maquereaux, alors on mangeait une **caudière** de maquereaux. D'autres qui allaient aux moules, alors pareil, on faisait une caudière de moules. A quatre heures, la journée était quasiment finie. Le mécanicien ou le charpentier qui était à bord, se mettait à table avec nous. Ça se passait vraiment en famille !
Le radoub pouvait durer un mois. C'étaient nos congés.
Après, ça a changé. Il a fallu aller de plus en plus vite pour ne pas que le bateau reste trop longtemps à terre. Trop de charges à payer! Pendant le radoub, les marins étaient enrôlés. De nos jours, ce n'est plus l'équipage qui fait le radoub, on fait appel à la coopérative qui envoie une équipe de peintres. Et pour la mécanique, on pousse le moteur à bout. Quand il est mort, on le remplace. Dans le temps, le moteur était démonté : culasse, piston.
Tous les crabes, langoustes, araignées, homards qui étaient pêchés au cours d'une marée étaient vendus aux mareyeurs. L'argent de cette vente était partagé entre les hommes d'équipage. Cela leur faisait des **rabiots**.

On était huit à bord, et à chaque marée deux hommes restaient à terre...



A mon époque, c'est l'équipage qui faisait le radoub





ALBERT CAVEY

Mon père était très croyant et pratiquant. Jusqu'à l'âge de 20 ans, et quand j'étais à terre bien entendu, je l'ai accompagné à la messe. A l'église quand les marins chantaient, ça chantait !
Le patron envoyait le mousse à la messe. Tous les bateaux hissaient le pavillon français. C'était le travail du mousse. **Le syndic** passait même voir si le pavillon était en tête de mât.
Dans le temps, les bateaux ne sortaient pas sans avoir **salué la Vierge des Feux**. Ça se fait encore de nos jours.
Avant la guerre, tous les bateaux étaient là le dimanche. Après la guerre, ça été fini. Quand on s'en allait 8/10 jours, on ne pouvait pas être là le dimanche. On était là le dimanche un coup sur trois. Quand il y avait une fête, on faisait une marée coupée. On mettait le bateau à Cherbourg et puis on venait à Port. Pour les communions, ça nous est arrivé. Après la communion, on repartait à Cherbourg et on continuait la marée.
Aux Rameaux, après la messe les gens allaient en procession au cimetière avec les rameaux bénis par le prêtre. Maintenant, les gens y vont séparément. On allait embrasser la croix qui se trouve au milieu du cimetière.

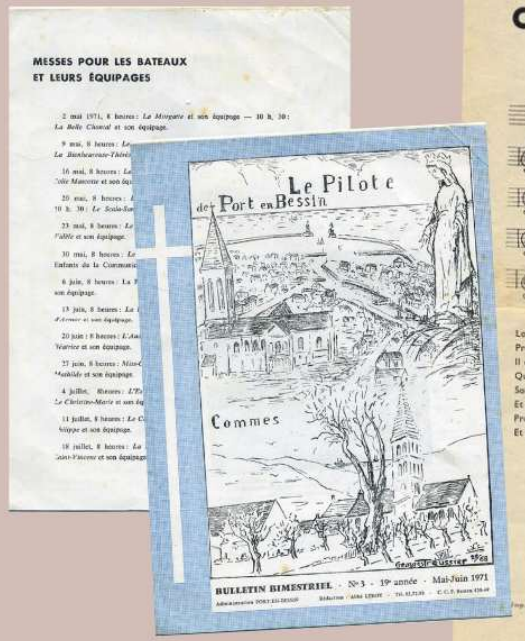
Le syndic: Le représentant local des affaires maritimes

Saluer la Vierge des Feux: La tradition voulait que les bateaux partant en pêche saluent de plusieurs coups de sirène la Vierge située sur la maison du phare

A Pâques, tous les bateaux étaient là

A Pâques, tous les bateaux étaient-là. Le vendredi saint, les bateaux mettaient le pavillon en berne. Le dimanche, on remontait les couleurs et on installait le guidon. On allait à la confession pour communier à Pâques, au-moins. La tradition voulait qu'on aille manger à Bayeux chez *Caillou*. Moi, j'y allais avec mes copains. Mais tout le monde n'y allait pas. C'était le lundi de Pâques. Il y avait aussi des jeunes qui tournaient dans Port et chantaient « Les œufs » sous les
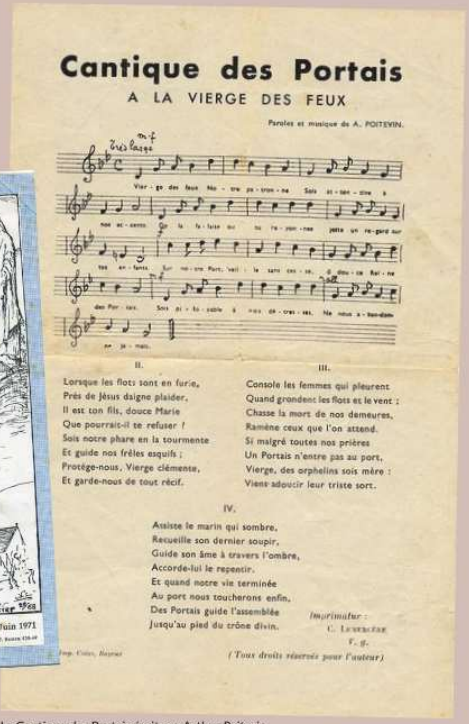
Le Pilote, journal paroissial, annonce les messes dites pour les bateaux


MESSES POUR LES BATEAUX
ET LEURS ÉQUIPAGES

Le Pilote de Port en Bessin

Commes

BULLETIN BIMESTRIEL · N°3 · 19e année · Mai-Juin 1971


Cantique des Portais

A LA VIERGE DES FEUX

Paroles et musique de A. POITEVIN.

II.
Lorsque les flots sont en furie,
Près de Jésus daigne plaider,
Il est ton fils, douce Marie
Que pourrait-il te refuser ?
Sois notre phare en la tourmente
Et guide nos frêles esquifs ;
Protége-nous, Vierge clémente,
Et garde-nous de tout récif.

III.
Console les femmes qui pleurent
Quand grondent les flots et le vent ;
Chasse la mort de nos demeures,
Ramène ceux que l'on attend.
Si malgré toutes nos prières
Un Portais n'entre pas au port,
Vierge, des orphelins sois mère :
Viens adoucir leur triste sort.

IV.
Assiste le marin qui sombre,
Recueille son dernier soupir,
Guide son âme à travers l'ombre,
Accorde-lui le repentir.
Et quand notre vie terminée
Au port nous toucherons enfin,
Des Portais guide l'assemblée
Jusqu'au pied du trône divin.

Imprimatur :
C. LEMARCHAND
V. g.

(Tous droits réservés pour l'auteur)

Le Cantique des Portais écrit par Arthur *Poitevin*, organiste et professeur de violon.

Albert Cavey

Une siautée sur la goule: Un saut d'eau sur le visage

fenêtres des gens : « C'est pas des œufs que nous voulons, ce sont les filles de la maison. Y en a deux, nous choisirons. Alléluia. » Par moments, ils se prenaient une siautée sur la goule. C'étaient des coutumes.

Dans le temps, il y avait aussi la Fête-Dieu. Après les vêpres, on sortait en procession dans les rues de Port où il y avait des reposoirs. On sortait avec le saint sacrement qui était porté sous un dais. Le dais était porté par des gens et de chaque côté, il y avait d'autres gens qui tenaient des haubans. Les enfants tenaient des corbeilles de pétales de roses et quand le saint sacrement s'arrêtait devant un reposoir, ils lançaient des pétales. Les reposoirs étaient décorés avec du feuillage, des roseaux, des fougères et principalement des fleurs. Ça faisait comme un petit autel. On posait le Saint-Sacrement sur l'autel et le prêtre s'agenouillait devant, sur un prie-Dieu. Les gens chantaient des cantiques. Chaque quartier avait son reposoir. C'étaient les habitants des quartiers qui installaient et décoraient eux-mêmes leur reposoir. Nous, on habitait dans la rue Halley et le reposoir était dans cour de Mme *Lisey*. Il y en avait dans toutes les petites cours. On ne montait pas à la Vierge, la procession avait lieu seulement dans Port.

Les gens emmenaient de la crevette, du cidre

Il y a encore plus longtemps, il y avait la procession de la Saint-Siméon à Sainte-Honorine. J'y suis allé, j'étais tout gamin. C'était avant la guerre de 40. Ça s'est arrêté pendant la guerre. Et puis ça a repris après. Les gens partaient de l'église. On allait là-bas, à pied, en chantant des cantiques .C'était l'après-midi. On emmenait la collation. Les gens s'installaient sur l'herbe. A cette époque-là, les gens emmenaient de la crevette, du cidre, du gros cidre.

Pour Noël, tous les bateaux rentraient. Mais pas pour le jour de l'An. Ça ne se faisait pas.

Il y avait aussi les pèlerinages à Lourdes. Les matelots portaient leurs vareuses et casquettes de marin.



Il y avait la procession de la Saint-Siméon à Saint-Honorine



Albert Cavey

Quand les Allemands sont arrivés, j'avais 5 ans et demi. Ils ont réquisitionnés tous les bateaux. Il y avait des barbelés au bout de la rue Halley. On n'avait pas le droit d'aller sur le quai. Il y avait le couvre-feu. La patrouille allemande passait dans les rues. Il fallait que toutes les ouvertures soient calfeutrées. Aucune lumière ne devait filtrer. Je me souviens qu'à l'entrée de la maison, il y avait une petite affiche avec tous les noms des occupants de la maison avec leur âge. Si les Allemands venaient à entrer, ils pouvaient contrôler qui était dans la maison.

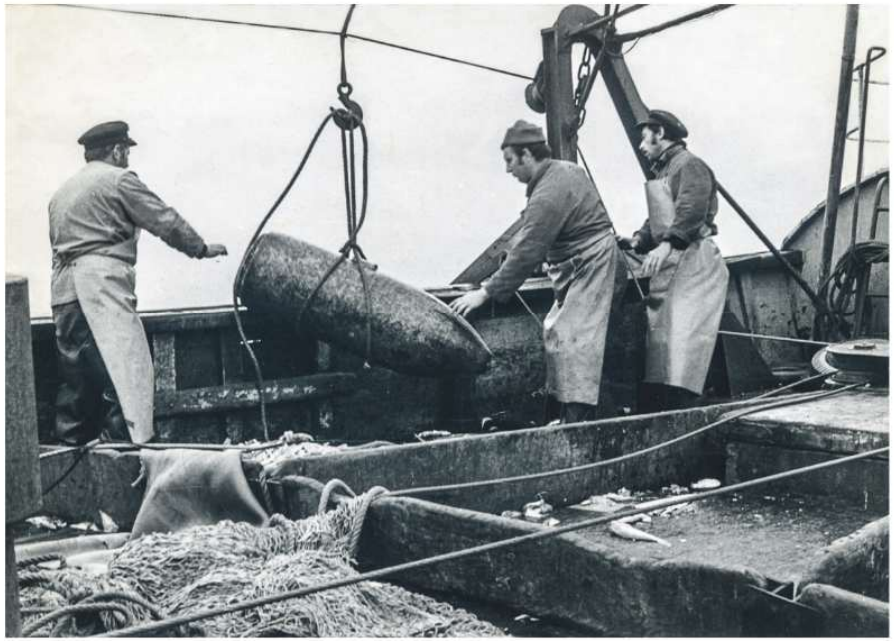
Je voyais les avions passer pour aller bombarder l'Allemagne. Il y avait toujours deux ou trois bateaux allemands dans le port qui leur tiraient dessus.

Pendant la guerre, les marins naviguaient sur des petites embarcations. Ils faisaient le maquereau, le chalut. Ils ne devaient pas s'écarter de plus de 3 milles de la côte. Ils étaient surveillés par les Allemands. Si un bateau s'écartait de trop, une rafale de mitrailleuse le rappelait vite à l'ordre. Le père d'un de mes copains, M. *Langlois*, avait reçu une balle dans le ventre parce qu'il s'était trop éloigné de la côte.

Les marins arrivaient à débarquer du poisson en cachette

Quand les bateaux rentraient au port, les Allemands demandaient quelles quantités de poisson avaient été pêchées. Ensuite, le poisson était transporté chez les mareyeurs, pour la répartition. Les marins arrivaient à débarquer du poisson en cachette. Il y avait pas mal de troc de fait avec les cultivateurs du coin. On échangeait du poisson contre du beurre, de la crème, une volaille, quelques œufs. Pour se nourrir, il y avait les tickets de rationnement. Il était temps que cela se

L'OCCUPATION-LE DÉBARQUEMENT



Longtemps après la guerre, des risques subsistaient pour les pêcheurs.
Ici un obus de marine remonté dans le chalut du *François-Xavier*.

ALBERT CAVEY

finisse. Les Français n'avaient plus grand-chose à manger. Les Allemands aussi et ils devenaient plus agressifs.

J'avais neuf ans et demi au moment du Débarquement. Le 6 juin, on est venu chercher mon père, pour savoir comment on allait faire pour évacuer ma grand-mère qui était impotente. Elle vivait chez sa fille juste à côté de notre maison. Tout le monde était de bonne heure dans les rues. Il y avait pas mal de remue-ménage. Les gens disaient: «C'est le Débarquement!». Comme ça pétait de tous les bords, on est restés chez ma tante jusque dans l'après-midi. Deux obus avaient déjà atterri sur la maison. Comme j'étais petit, je m'étais réfugié sous l'évier de la cuisine. Vers 2 heures de l'après-midi, il y a eu une accalmie, on a mis la grand-mère dans une charrette à bras et on a fui du côté de l'église, chez une cousine. Dans le jardin, mon père et mon oncle ont creusé une tranchée qu'ils ont recouverte de fagots de bois. On a passé la nuit dans la tranchée. Ma grand-mère a passé la nuit dans la maison de la cousine.

Le lendemain, vers 2 heures de l'après-midi, des Anglais s'étaient accotés le long de la tranchée. Ma mère criait : « Ils vont nous faire tuer ! » Ça a duré jusqu'au lendemain vers 2 ou 3 heures de l'après-midi. Les Allemands ont été faits prisonniers.

Mon père lui avait versé une petite rasade de calva

J'ai vu des Anglais revenir blessés. L'un d'entre eux avait reçu plusieurs balles dans la cuisse et je voyais son sang qui tombait goutte à goutte dans une cuvette en émail blanc. Cela m'avait impressionné. Il avait l'air de ne pas trop souffrir car il fumait tranquillement sa cigarette … Je me souviens que mon père lui avait versé une petite rasade de calva. Dans l'après-midi, je me suis échappé, je suis allé voir la rue Halley. Il y avait eu un début d'incendie dans notre maison, en haut. J'ai appris plus tard que mon frère ayant aperçu de la fumée avait réussi à éteindre le feu. Mais des deux maisons voisines de la nôtre, il ne restait qu'un tas de ruine qui fumait.

Plaque de rue à Port-en-Bessin



Quand les Anglais et les Américains sont arrivés, c'était la folie. Ça chantait tous les soirs. Il y avait des défilés dans les rues. Nuit et jour, des petits caboteurs débarquaient des jerrycans. Tous les soirs on était envahi par les fumigènes. Port était sous un nuage !

A bord du croiseur *Georges Leygues*

Cinq ou six jours après le Débarquement, j'ai embarqué sur la *Petite Yvette* avec M. Aristide *Lécuyer* et son fils. Nous étions voisins. Ils m'ont fait signe :

« Viens-tu ? », « Où allez-vous ? », « A bord du croiseur *Georges Leygues* ». Je suis monté dans la petite barque et nous voilà en route. Mes parents ne savaient même pas que j'étais parti. Arrivé près la coque du *Georges Leygues*,

Arrivé près de la coque du *Georges Leygues*, on m'a enroulé un bout sous les bras et on m'a hissé sur le bateau.



www.alabordache.fr auteur inconnu

ALBERT CAVEY

on m'a enroulé un bout sous les bras et on m'a hissé sur le bateau. Des marins nous ont fait visiter le bateau. Ils m'ont donné un panier avec du pain blanc et du chocolat. Pendant ce temps, mes parents me cher-chaient partout. Mais quand je suis arrivé à la maison avec mon panier bien rempli, je ne me suis pas trop fait disputer. Ma mère qui était économe a ramassé le chocolat. Elle m'en donnait au compte-gouttes. Un jour, elle s'est aperçue que le chocolat avait moisi. On a été obligé de le jeter.

Dès les premiers jours, la population s'est aussitôt mise à la disposition des Anglais pour débarquer les jerrycans. Avant que Cherbourg ne soit repris aux Allemands, Port a été le port pétrolier des alliés durant un bon mois. Sous la falaise d'aval, il y avait des pompes qui pompaient le pétrole contenu dans des pétroliers qui étaient amarrés au large.

Il y avait des citernes partout autour de Port. Il y en avait même au Pollet. Des pipe-lines traversaient les rues. Un jour, un camion est rentré dans un pipe-line, c'était en face de l'épicerie de madame Langlois.

Le pétrole coulait à flots dans la Cour du Centre

Le pétrole coulait à flots dans la Cour du Centre. Une malheureuse étincelle et tout Port flambait !

A la fin de la guerre, les Américains ont ramené des munitions sur l'Epi. Un jour, un camion chargé de plusieurs tonnes de munitions a pris feu. C'est un soldat noir américain qui a pris le volant et qui l'a jeté à la mer.



US National Archives INV231



Des pipe-lines traversaient les rues

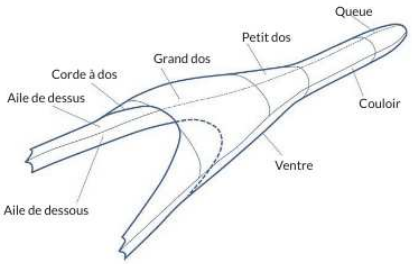
US National Archives INV 231





Albert Cavey

J'ai pris ma retraite à 55 ans. J'ai fait du chalut quand Jean-Luc a eu son bateau, *La Marisa*. Je faisais des chaluts entiers, le matériel de rechange, c'est-à-dire **des morceaux de chaluts** : des ailes, l'aile de dessous, l'aile de dessus, le grand dos, le petit dos, le couloir, les queues, la corde à dos… Tout ça, c'étaient des morceaux de rechange. Quand le chalut était avarié d'une aile, les matelots recaplaient eux-mêmes une aile de rechange que j'avais faite. Il y avait toujours deux chaluts de rechange tout prêts à la seule. Mais quand, ils perdaient un chalut, il fallait en refaire un. Je faisais des chaluts entièrement tout seul. J'allais à la seule, tous les jours. Je travaillais à la seule mais aussi à la maison, dans la cour, comme les grand-mères dans le temps. C'est elles qui faisaient les mail-les des chaluts. Elles avaient des gabarits pour faire des mailles de trente ou de quarante (mm). Elles avaient des aiguilles en bois. Nous aussi dans le temps, on travaillait avec des aiguilles en bois qu'on fabriquait nous-mêmes. J'en ai quelques-unes que j'ai fabriquées moi-même, en bois de pommier.



Les morceaux du chalut

C'est du boulot de faire un chalut

C'est du boulot de faire un chalut. Il me fallait bien un bon mois. Il y avait toujours moyen d'aller plus vite, mais fallait voir comment c'était fait ! Quand tu fais deux demi-clefs au lieu d'en faire six ou sept, c'est pas la même chose hein! Quand je travaillais sur un chalut, je n'avais pas d'heure.

Quand il faisait beau temps, après souper, j'allais faire une heure ou deux de chalut. Quand le bateau débarquait un chalut, il n'y avait pas de temps à perdre, je passais deux jours sur le bord du quai à réparer. Il y avait du boulot!

Avec mes petits-enfants, tous les quinze jours, on allait à Caen pour voir jouer *Malherbe*. Le match commençait à 8 heures 30 mais à 4 heures, les deux gars, David et Cédric étaient déjà là. La grand-mère préparait la collation, la mettait dans un sac. C'était le grand-père qui trimballait le sac. A la fin des matchs, il fallait aller voir les joueurs pour avoir des autographes. On allait voir les entraînements du stade *Malherbe*. Je les ai emmenés pendant des années au foot. A la retraite, j'ai pu m'occuper de mes petits-enfants. Pour mes enfants, je n'étais pas souvent là, j'étais toujours parti à la mer. Entre chaque marée, je n'avais que deux jours à terre. Avec mes petits-enfants, je me suis rattrapé. Ils le savaient bien que le grand-père allait s'occuper d'eux. Quand David et Cédric jouaient au foot, on faisait les déplacements un peu partout. Quand ils faisaient des tournois, on apportait notre repas et on dînait (déjeunait) sur place. On y allait avec Léone et Jacquot *Car-*



dron. C'étaient des bons joueurs, c'étaient des pétiots qui en voulaient. C'étaient des gagnants, ils n'étaient pas meilleurs que les autres mais c'étaient des battants.

On a participé au Défi des Ports de Pêche

En 1990, on a commencé à participer au Défi des Ports de Pêche. On était des gars de plus de cinquante-cinq ans. On était en retraite et on a commencé à faire de la voile. Avant je n'en avais jamais fait. Ça m'a plu. J'ai été le président du défi pendant deux ou trois ans. On avait un stand, c'étaient les dames qui s'en occupaient. Il y avait des dégustations des produits de la région : caramel, camembert, ci-dre… Pendant un temps, on s'est associé avec Grandcamp car on manquait de marins. Ce n'était pas facile de constituer un équipage avec des gars qui faisaient des marées de huit-dix jours. On ne pouvait pas s'entraîner souvent. On ne se retrouvait pas à terre tous en même temps.





On était en retraite et on a commencé à faire de la voile. Avant je n'en avais jamais fait